

## CULTURE / SOCIÉTÉ

### «INTERPRÈTE, C'EST PLUS QU'UN MÉTIER»

5 mars 2010 - CHRISTINE SAVIOZ

**FORMATION** Luzcelina Michelet est la première Valaisanne à avoir décroché le brevet fédéral d'interprétariat communautaire.



«C'est plus qu'un métier pour moi. Interpréter permet de vivre de riches expériences humaines. Autant pour les demandeurs de traduction que pour nous les interprètes.» Luzcelina Michelet (47 ans), d'origine brésilienne, est la première Valaisanne à avoir décroché le brevet fédéral d'interprétariat communautaire en fin d'année dernière. «C'était un moment très fort pour moi, car en cours de formation, j'ai eu un grave accident et je voulais tout arrêter. Mais j'ai eu des coaches

formidables qui m'ont encouragée.»

A côté de son travail d'aide-soignante à la clinique de la SUVA à Sion, Luzcelina Michelet travaille donc aujourd'hui à 10% pour l'Association valaisanne d'interprétariat communautaire (AVIC). La jeune femme effectue ainsi les traductions pour des migrants d'origine portugaise et brésilienne, établis en Valais, et qui ont des difficultés à communiquer en raison du barrage de la langue. «Nous sommes parfois confrontés à une grande souffrance chez la personne qui demande la traduction. Que ces souffrances soient psychiques ou physiques. Comme ces personnes ne peuvent pas transmettre clairement à l'autre leur ressenti, des malentendus peuvent naître entre elles et leurs interlocuteurs, par exemple les médecins. Le travail de l'interprète est là très précieux. Mais interpréter ne s'improvise pas. La bonne intention ne suffit pas. Cela s'apprend», explique Luzcelina Michelet.

### Savoir gérer ses émotions

La formation est donc indispensable. Elle permet également aux interprètes de gérer leurs propres émotions. «Parfois, il y a le risque de s'identifier à l'autre, car on a nos propres vécus, et nous pouvons perdre alors la distance nécessaire pour faire du bon travail», remarque Luzcelina Michelet.

Elle sait de quoi elle parle puisqu'elle-même a été confrontée à une situation de ce genre lors d'une de ses séances d'interprétation. «La personne pour laquelle je traduisais avait un vécu similaire au mien, et tout à coup, je me suis sentie prise au piège de mes propres émotions. J'ai alors demandé une pause aux deux personnes, pour pouvoir donner libre cours à mes émotions et une fois calmée, j'ai repris la traduction. J'ai pu expliquer aux personnes pourquoi cela me touchait autant et, surtout, qu'elles n'étaient pas en cause. L'entretien s'est ensuite très bien passé.»

Les interprètes bénéficient aussi de debriefings. Une fois par mois, des supervisions sont mises en place, en présence d'une assistante sociale-psychologue. Soumis au secret professionnel, les interprètes ne peuvent pas parler de leurs entretiens avec leurs proches. «Les supervisions nous permettent de verbaliser nos ressentis en toute sécurité. En déchargeant nos émotions, on peut travailler dans de bonnes conditions», ajoute Mme Michelet.

### A l'écoute de l'autre

Interpréter ne consiste pas seulement à traduire des mots pour l'autre. «Il y a aussi la question culturelle. Certains mots ne signifient pas la même chose pour un Portugais ou pour un Brésilien. L'interprétation va au-delà des mots.» Le facteur humain reste

au centre de tout entretien. Ainsi, les interprètes travaillent presque comme des médiateurs entre le demandeur et l'autre interlocuteur (un médecin, un enseignant, etc.). «C'est important pour nous de savoir de quel sujet on va parler, quel est le contexte, pour être le plus efficace et juste possible.» Car l'interprète a pour devoir de rester neutre, et de tout traduire, pour chaque partie en présence. «Il n'y a pas de partialité. C'est indispensable pour éviter les malentendus», ajoute encore Luzcelina Michelet.

La jeune femme sait combien la communication est importante lorsqu'on arrive dans un pays dont on ne connaît pas la langue. «Je suis arrivée du Brésil en Suisse en 1988; j'avais 24 ans et ne connaissais pas un mot de français. Je n'ai pas pu reprendre le métier d'enseignante d'anglais que je pratiquais au Brésil. Alors j'ai d'abord gardé des enfants, puis suivi une formation d'aide-soignante», raconte cette battante qui parle aujourd'hui un français parfait. La quadragénaire s'est très bien intégrée en Suisse. «Et dire que ce pays ne devait être qu'une étape pour me rendre ensuite aux Etats-Unis... Pourtant, je n'en suis plus jamais partie. Cela fait vingt-trois ans maintenant que je vis en Valais!»